



## Meschonnic, le retour en avant

Marie Vrinat-Nikolov, Patrick Maurus

### ► To cite this version:

Marie Vrinat-Nikolov, Patrick Maurus. Meschonnic, le retour en avant. BOCCUZZI Céleste et LEOPIZZI Marcella. Henri Meschonnic théoricien de la traduction, Hermann, 2014, Henri Meschonnic théoricien de la traduction, 9782705689292. hal-01486499

HAL Id: hal-01486499

<https://hal.science/hal-01486499v1>

Submitted on 9 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Vrinat-Nikolov (littérature bulgare)

Patrick Maurus (littérature coréenne)

INALCO/CERLOM/CREE

## Meschonnic, le retour en avant

*je vous prolonge  
je vous mange bois engendre  
tout comme seuls des fils loyaux  
mangent boivent leurs aïeux*  
Guéorgui Gospodinov, Les Cènes de la langue

*Le passé quand il est passé où est-il passé ?  
Jacques Derrida, Le Monolingisme de l'autre*

### ***Avant Meschonnic...***

Tout d'abord, se garder de le figer, lui laisser sa force « scandaleuse », iconocaste, dérangeante. « Henri pourfendait, à notre place, les valeurs de la mode consensuelle. Henri déboulonnait la statuaire glorificatrice éphémère décrétée par les médias et l'opinion. », écrit Jacques Darras, poète, essayiste et traducteur comme lui<sup>1</sup>. Meschonnic toujours là dans l'après-Meschonnic, comme en témoigne un nombre croissant d'ouvrages, de colloques et journées d'étude qui s'en réclament, ce qui ne veut pas dire pour autant que les champs de l'université et de la critique soient convaincus.

Un constat s'impose pourtant : il est désormais impossible de parler de la traduction (à défaut du traduire) en faisant l'impasse de la théorie meschonicienne du rythme et de l'oralité. Est-elle toujours comprise, replacée dans l'ensemble théorique dont elle constitue les prémisses ? Rien n'est moins sûr. Mais là n'est pas notre propos. Par le refus de la sémiotique dualiste, du rythme conçu comme alternance et discontinu, par la reconnaissance d'une « signifiance » qui dépasse la signification et s'y oppose même, qui passe par une théorie du sujet, on voit ce que la filiation à Benjamin et à Benveniste comporte déjà « d'après Meschonnic » avant Meschonnic. Et la filiation ne doit pas s'arrêter là. Pour que ce qu'il a apporté et transmis reste à l'œuvre, il faut continuer, prolonger la transformation des concepts pour en faire des acquis : si la transparence, en tant que vulgate de tous ceux, trop

1 Jacques Darras, « Henri Meschonnic, ce vivant majeur », in Alexandre Eyriès, *Henri Meschonnic et la Bible : passage du traduire*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 11-13.

nombreux encore, qui pensent que la traduction « ne doit pas sentir la traduction » et que les traducteurs doivent s'effacer, fait partie des crimes invisibles dénoncés par Meschonnic, la transparence selon Benjamin, elle, doit être pratiquée si l'on veut que sa validité soit acquise.

Bref, si après Meschonnic il y a, cet après ne saurait se contenter de le répéter : certes, il est toujours bon, voire nécessaire de le rappeler, mais sa pensée même appelle au prolongement par et dans la discussion. L'ouvrir et non « l'embaumer ». « Tout ce qu'ouvre l'œuvre-vie d'Henri Meschonnic », écrit Serge Martin en préambule au numéro que la revue *Europe* consacre au poète-linguiste, « vient ici toujours singulièrement dans et par des expériences, des recherches et des écritures qui essaient d'accompagner ce qu'elle a suscité et continue d'engager pour chacun<sup>2</sup> ».

### **Penser le traduire en 2013**

Ne perdons pas de vue que pour ses continuateurs, comme pour ses détracteurs, les champs en relation avec la traduction (champ éditorial, champ universitaire, champ de la critique journalistique) ne sont pas en 2013 ce qu'ils étaient lorsqu'il a commencé à construire sa théorie du langage dont le traduire constituait le pivot et la traduction un « observatoire privilégié », puisque « alors l'enjeu du traduire est de transformer toute la théorie du langage [...], la traduction est donc l'enjeu d'une véritable révolution culturelle<sup>3</sup> ». En d'autres termes, empruntés, cette fois, à Antoine Berman, l'horizon culturel et traductif a changé.

Le premier champ modifié par sa pensée est le champ universitaire qui, pourtant, lui a opposé réticence, voire résistance. Ce qui fait sa force et sa faiblesse, c'est le fait que, même s'il était indissociablement théoricien, écrivain, universitaire et traducteur, il doit à la théorie sur le langage qu'il a construite hors traduction la force de sa pensée en traduction. On constate aujourd'hui, plus qu'un débat, des modifications institutionnelles au sein du champ universitaire – pourtant ô combien frileux – qui se mesurent par l'acceptation, notamment, de l'idée que l'on puisse former à la traduction. En témoignent les nombreux masters de

---

2 « Henri Meschonnic », *Europe*, N° 995, mars 2012, p. 4.

3 Henri Meschonnic, « Traduire au XXI<sup>e</sup> siècle », *Quaderns*, 15, 2008, p. 56.

traduction recensés dans les universités françaises<sup>4</sup> qui ont vu le jour depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, ainsi que les manuels, « méthodologies » et autres « guides » de traduction parus ces dernières années. Mais qui accordent encore la primauté au signe, à la langue et à la restitution d'un sens, oblitérant cet apport fondamental de Meschonnic qu'on ne traduit pas des langues mais des textes-en-langue, prolongeant ainsi la vogue des « stylistiques comparées » de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et réduisant l'activité de traduction à l'utilisation de « procédés », sorte de « boîte à outils » bien commode qui se substitue à la réflexion.

L'introduction et l'organisation de deux ouvrages consacrés, comme l'indique leur titre, à la traduction *littéraire*, parus aux alentours de *Poétique du traduire*, soit à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle, sont, de ce point de vue, éloquentes (de même qu'est symptomatique le fait que soit traitée la traduction anglais-français et français-anglais) : elles montrent bien toute l'ambiguïté, pour ne pas dire la contradiction, contenue dans des ouvrages qui ont l'ambition de préparer et de former de futurs traducteurs littéraires en les faisant travailler sur des textes de Duras, Modiano, Tournier, Yourcenar et autres écrivains reconnus, tout en opérant avec des catégories exclusivement linguistiques. C'est le cas de *La traduction littéraire*, paru, en 1997, qui part du constat « qu'en traduisant un texte, on en saisit ainsi les nuances les plus subtiles et que l'on parvient parfois à percevoir les mécanismes qui ont aidé l'auteur à composer l'œuvre artistique qu'il nous donne à lire. L'un des objectifs de ce livre est également de permettre au lecteur d'utiliser les techniques de la traduction pour mener à bien une explication ou un commentaire de texte<sup>5</sup> ». La traduction au service de l'explication de textes, les « techniques de traduction » (qui se réduisent à des problèmes de lexique, de grammaire, à des procédés stylistiques renvoyant ouvertement à la *Stylistique comparée de l'anglais et du français* de Vinay et Darbelnet) tenant lieu de réflexion sur la traduction : nous sommes encore dans l'avant-Meschonnic (et pourtant dans l'après *Pour la poétique* et bien d'autres de ses ouvrages). Quant à *Méthodologie de l'analyse et de la traduction littéraires. De la lettre à l'esprit*, paru en 1998, soit un an seulement avant *Poétique du traduire*, il veut concilier analyse littéraire et traduction, déclarés comme indissociables, tout

4 Les auteurs de cet article animent un master de traduction littéraire accueillant à l'INALCO une centaine d'étudiants venant d'horizons très différents (une trentaine de langue/littératures représentées).

5 François Gallix et Michael Walsh, *La traduction littéraire*, Paris, Hachette, 1997, p. 4.

en mettant en avant le linguistique, donc sans aller (ou très timidement) jusqu'au bout du raisonnement :

« Chacun s'accorde pourtant à reconnaître que, comme on ne saurait utilement abstraire un texte littéraire de son contexte civilisationnel, il ne saurait y avoir de bonne traduction sans analyse préalable. Cette analyse se doit d'être linguistique (au sens large du terme) ; elle peut être littéraire aussi, croyons-nous<sup>6</sup>. »

Cette dernière est réduite à une banale analyse de texte telle qu'on la pratique au lycée, aucune trace, en revanche, de théorie, de pratique, de critique de la traduction. On remarquera également au passage le mouvement d'ascension qui part de la lettre des textes pour arriver à l'essentiel : l'esprit... Encore et toujours le « tourniquet du signe » et les dichotomies si confortables. De quoi corroborer le constat fait Outre-Atlantique par Maïté Snaeuwaert :

« Pourtant, le changement de paradigme qu'autorisait la critique du rythme dans l'approche des théories du langage et de la littérature semble encore largement inexploité, en France en particulier<sup>7</sup>. »

Par delà les divers débats, constats et proclamation de l'existence d'une discipline autonome, généralement appelée traductologie<sup>8</sup>, il n'en reste pas moins une question essentielle : la mise en place d'un espace propre à la traduction. Si champ il y a, il est travaillé par un champ restreint, le traduire<sup>9</sup>, et par un champ large, la traduction, le traducteur étant agi par sa place au sein de ce champ.

Ce qui est encore problématique, c'est que les deux champs traditionnellement « dépositaires » d'une parole sur la traduction, à savoir le champ éditorial et le champ journalistique, sont plus lents à se transformer que le champ universitaire. Là aussi, paradoxalement, le champ le plus soumis aux impératifs économique du marché du livre est, selon la place des éditeurs dans ce champ, plus réceptif aux changements. L'un des enjeux à venir est donc d'aboutir à ce que le champ restreint de l'édition s'empare de la problématique

6 Mireille Golaszewski, Marc Porée, *Méthodologie de l'analyse et de la traduction littéraires. De la lettre à l'esprit*, Paris, Ellipses, 1998, p. 5.

7 Maïté Snaeuwaert, "Le rythme critique d'Henri Meschonnic", *Acta Fabula*, En rythme, URL : <http://www.fabula.org/revue/document7129.php>

8 Cf. la récente *Introduction à la traductologie*, de Mathieu Guidère, Bruxelles, de Boeck, 2010.

9 Au sens meschonnien du terme évidemment : pour nous, le traduire c'est la traduction + la réflexion sur la traduction.

de la traduction pour en faire un discriminant à l'intérieur de son propre champ : « nous sommes les éditeurs du traduire » (et non de la traduction). Ce qui veut dire qu'un éditeur devrait être reconnu pour bon parce qu'il publie des traductions effectuées sous le régime du traduire. Alors qu'aujourd'hui encore, la validité d'une traduction se mesure à la notoriété et à la taille de la maison d'édition qui la publie. On entend encore de la part de traducteurs : « je suis édité par Gallimard, donc je suis un bon traducteur ». Ces traducteurs, en fin de compte les plus lents à changer, qui déclarent encore ouvertement leur méfiance à l'égard de toute théorie, voire leur allergie. La demande des futurs ou jeunes traducteurs<sup>10</sup> permet d'être un peu plus optimistes pour l'avenir...

Pour ce qui est du champ journalistique, on serait bien en peine de déceler, non pas de véritables changements, mais même une évolution. À côté de rares ghettos hospitaliers, comme France Culture, la traduction, lorsqu'elle est par miracle « remarquée », est évoquée sous deux formes que l'on pourrait dire maintenant « canoniques ». Dans le premier cas, il s'agit du laconique « excellente traduction » : lire entre les lignes « traduction conforme aux normes de l'ainsi nommée littérature française », donc mauvaise traduction, effectuée sous le régime de la traduction et non pas du traduire. Dans le second cas, la critique se fait précisément critique et croit devoir assassiner une traduction. Au nom de critères exclusivement lexicaux ou grammaticaux. Ou impressionnistes (le « rendu », les « subtilités », etc.).

### *Après Meschonnic...*

Continuer à penser le traduire pour le mettre en œuvre avec et grâce à Meschonnic, c'est aussi tenir compte des conditions dans lesquelles il a inscrit son approche. Meschonnic pensait contre. Contre les autres, mais aussi contre soi-même. Condition *sine qua* non pour lui d'un mouvement de la pensée. C'est ce que relève Serge Martin à propos de l'incipit de *Le Signe et le poème* (« Toute critique se critique ») : « Le mouvement agonistique chez Meschonnic engage toujours et premièrement le propre<sup>11</sup>. » Que l'on pense également à cette citation empruntée à Gilles Deleuze, placée en exergue du même ouvrage *Le Signe et le*

10 Notre expérience et nos observations ont trait au master de traduction littéraire que nous animons à l'INALCO et à nos intervention à l'École de traducteurs du CNL.

11 « Henri Meschonnic », *Europe, op. cit.*, p. 5.

*poème* : « Qu'est-ce qu'une pensée qui ne fait de mal à personne, ni à celui qui pense ni aux autres ?<sup>12</sup> »

Les considérations précédentes concernant l'état du champ montrent qu'il y a maintenant peut-être un *kaïros*, un moment favorable, une occasion à saisir pour renouveler l'approche du traduire. Certes, la guerre déclarée aux traductions ethnocentristes, effaçantes, effectuées sous le régime du primat du sens, aux crimes invisibles de Meschonnic et aux tendances déformantes de Berman, doit encore et toujours être menée sans relâche, notamment dans la formation des futurs traducteurs. Mais ce n'est pas tout. Et là commence la difficulté. Lorsqu'on se bat contre, la voie est tracée et balisée. Quand on n'est plus dans le contre, on n'a plus l'aide d'une théorie lourde. L'approche meschonnicienne et post-meschonnicienne implique un cahier des charges lourd, certainement pas un mode d'emploi, ni un ensemble de recettes.

Certes, plus le temps passe, plus on s'éloigne de l'idée de possibilité de traduction automatique, ce qui met sur la voie d'un objet du traduire que l'on peut, provisoirement, nommer « traduire la valeur littéraire ». Mais on a alors l'impression de reprendre les choses là où Meschonnic les avait laissées dans la mesure où il les a abordées de manière tautologique : spécificité, historicité, valeur et rythme se mettent en place dans des termes très semblables. La valeur consiste « en l'invention de sa propre historicité », et l'historicité est la spécificité même de l'œuvre, donc l'historicité est sa valeur et sa valeur l'historicité. Tautologie qui a eu le mérite de marquer un territoire et d'imposer au cœur de la réflexion la valeur, l'oralité, l'altérité et l'historicité comme indissociables :

« Au XXI<sup>e</sup> siècle, la traduction se transforme. [...] Elle découvre qu'une traduction d'un texte littéraire doit fonctionner comme un texte littéraire, par sa prosodie, son rythme, sa signification, comme une des formes de l'individuation, comme une forme-sujet. [...] L'équivalence recherchée ne se pose plus de langue à langue, en essayant de faire oublier les différences linguistiques, culturelles, historiques. Elle est posée de texte à texte, en travaillant au contraire à montrer l'altérité linguistique, culturelle, historique, comme une spécificité et une historicité<sup>13</sup>. »

La traduction du texte littéraire doit faire ce que fait un texte à sa langue, par sa

---

12 Henri Meschonnic, *Le Signe et le Poème*, Paris, Gallimard, 1975, p. 9.

13 Henri Meschonnic, « Traduire au XXI<sup>e</sup> siècle », *Quaderns. op. cit.*, p.59.

prosodie, son rythme, sa signifiance, son historicité, et qu'il est le seul à lui faire.

Ainsi, si « langue », « altérité », « historicité », « discours », « rythme » et « oralité » sont des concepts que l'on ne peut plus convoquer sans l'apport de Meschonnic, celui de « valeur littéraire » d'une œuvre, d'une œuvre *ouverte*, devant rendre compte de la réalité textuelle, de *l'objet textuel*, est toujours à définir (il n'est ni meschonnicien, ni même post-meschonnicien). Si l'on s'en tient à une stricte application de sa démarche, considérant qu'il pense le texte clos, ou du moins qu'il ne pose pas la question de l'ouverture du texte, il ne semble pas que l'on puisse en induire une définition du texte. Il n'est jamais question chez lui des conséquences à tirer du fait que le texte soit aussi livre, marchandise. La notion de « sociotexte », mise en œuvre par la sociocritique<sup>14</sup>, permet de lier à la fois le *monde créé par le texte* et le *texte dans le monde*. C'est là le point de divergence majeure entre Meschonnic, en cela encore structuraliste, et, entre autres, la sociocritique : cette dernière refuse la clôture du texte et part du texte (d'où les points de convergence avec Meschonnic qui parle du texte).

Qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agit pas d'oblitérer toute contradiction. Le but ultime est bien d'analyser les textes. Quand on lit un texte aussi exceptionnel que *Le Chant des chants*, on a du mal à déceler, en français, l'âge de ce texte. La matérialité historique n'est pas son principal souci. Les contradictions utiles, les objections entre notre travail de 2013 et l'héritage de Meschonnic mettent au jour une question trop vite évacuée jusqu'à présent : celle de l'âge du texte commencé et de l'âge du texte continué (nous proposons en effet de remplacer le couple traditionnel « texte original » et « texte traduit », induisant un amont et un aval, un avant et un après, un texte intouchable et un qui se doit d'être fidèle, etc., par celui de « texte commencé » et de « texte continué », nous situant ainsi dans un continuum, une continuité qui n'aurait sans doute pas déplu à Meschonnic, lui qui travaillait contre le discontinu). Il faut bien se poser cette question si l'on veut sortir de la simple problématique de l'anachronisme. Le choix du titre *Le Chant des chants*, dans la traduction qu'en a faite Meschonnic, a contribué à dépoussiérer (à débondieuser, déthéologiser, désarchéologiser, comme il le disait<sup>15</sup>) le texte biblique en le délivrant de la christianisation

14 Cf. Claude Duchet, Patrick Maurus, *Un cheminement vagabond*, Paris, Champion, 2011. Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », in *PRATIQUES* N° 151/152, Décembre 2011, p. 7-38.

15 Henri Meschonnic, *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007.

qui l'enveloppait. Mais en même temps, il a supprimé ce qui était une marque historique précise.

Une autre question se pose : celle du statut du rythme, « organisation du mouvement de la parole par un sujet ». On ne peut plus traduire sans ce concept. Mais quel statut lui donner ? Il semble que, là aussi, la triade trace, indice, valeur, forgée par la sociocritique, offre plus de possibilités.

### ***Quelle critique de la traduction aujourd'hui et demain ?***

La critique de la traduction est aussi un apport incontestable de la pensée meschonicienne là où il n'y avait quasiment que critique de théories ou considérations syntaxiques, grammaticales et lexicales. De la langue et non de la littérature. Il a incorporé à la *théorie pratique* de la traduction (« le traduire ») la critique de la traduction et la critique des critiques de la traduction. C'est un commencement qui permet de réfléchir au statut épistémologique à donner à la critique de la traduction. Elle peut être un simple, mais après tout louable, instrument didactique. À condition de dépasser le traditionnel relevé des éventuelles fautes grammaticales et lexicales décelées dans les traductions d'autrui, parachevé par la lecture – qui se doit admirative, on l'aura compris – de la version proposée par l'enseignant. Mais même une approche didactique intelligente ne prémunit pas contre le danger de déshistoricisation. La lecture critique des traductions et celle des critiques de la traduction doivent avoir pour objet premier de rendre le texte à l'histoire. Sans suivre le principe téléologique si tentant (auquel, d'ailleurs n'échappe pas totalement Antoine Berman dans son ouvrage fondateur *Pour une critique des traductions : John Donne*<sup>16</sup>) qui voudrait que la marche des retraductions se fasse selon une voie ascendante, vers des traductions de plus en plus réussies. Ce n'est pas parce qu'une traduction est écrite en 1956 (par exemple celle des *Frères Karamazov*, par Marc Chapiro) qu'elle est forcément mauvaise. C'est une traduction de 1956. Ce qui n'interdit pas de retraduire ce texte en 2002 (par André Markowicz qui, d'ailleurs, faisait remarquer qu'« un auteur étranger est la somme de toutes ses traductions, passées, présentes et à venir. »). Ou en 2014. Il n'y aura pas de meilleure

---

16 Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

traduction en 2014 (éventuellement pire). Il y aura trois lectures de ce texte, une en 1956, une en 2002 et une en 2014.

Du point de vue du traduire, ce qui sépare une traduction de 1956 d'une traduction de 2014, c'est la conception du texte qui se dégage de chacune d'elle, « tous les clichés sur le fond et la forme, le *génie* des langues [qui] forment la matière idéologique de ce magma, les mythes du langage que certains prennent pour la transparence<sup>17</sup>. ». C'est encore et toujours la réponse à la même question : que traduit-on quand on traduit ?

Si un célèbre poète ne se pose pas la question lorsqu'il traduit un non moins célèbre confrère (on se souvient de Baudelaire traduisant Poe), sa traduction sera mauvaise, même affublée de l'habituel « loin du texte, mais poétique ». En revanche, une traduction ancienne et proposée par un illustre inconnu sera bonne s'il s'est posé cette question en traduisant le texte.

Pour reformuler à notre manière la question posée par Meschonnic sur la pérennité d'une traduction, nous répondrons en disant que demeurent pérennes celles qui restent modernes parce qu'elles étaient modernes. Ce qui implique qu'une traduction peut être nouvelle, mais pas moderne. Une bonne traduction, c'est celle qui, en 17.. comme en 2013, s'est posé, avec les mots et les représentations de son temps, la question « que traduit-on quand on traduit ? »

## BIBLIOGRAPHIE

Antoine BERMAN, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.

Claude DUCHET, Patrick MAURUS, *Un cheminement vagabond*, Paris, Champion, 2011.

« Henri Meschonnic », *Europe*, N° 995, mars 2012, p. 4.

Henri MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, paris, Verdier, 1999.

Henri MESCHONNIC, *Éthique et politique du traduire*, Paris, Verdier, 2007.

Henri MESCHONNIC, « Traduire au XXI<sup>e</sup> siècle », *Quaderns*, 15, 2008, p. 56.

Gérard DESSONS, Henri MESCHONNIC, *Traité du rythme des vers et des proses*, Paris, Dunod, 1998.

Pierre POPOVIC, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », in *PRATIQUES* N° 151/152, Décembre 2011, p. 7-38.

---

17 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 99.

Paru dans *Henri Meschonnic théoricien de la traduction*, Paris, Hermann, 2014, 239-251.